

## Angoisse et dysphorie de genre

*L'homme trouve sa maison en un point situé dans l'Autre  
au-delà de l'image dont nous sommes faits  
J. Lacan, L'angoisse, pag. 75*

Notre société promet, de manière de plus en plus large, le droit au libre choix individuel. Dans l'exercice de ce droit, il est devenu possible de modifier les fondements de l'existence, comme le nom et l'anatomie. Au cours du dernier séminaire d'hiver, nous avons eu l'occasion de discuter de cette question et d'autres questions basées sur le livre de Charles Melman et Jean Pierre Lebrun<sup>1</sup> sur la dysphorie de genre. Il est essentiel de considérer ces mutations en cours dans notre société néolibérale composée d'individus de moins en moins tolérants à la frustration, qui n'acceptent pas la perte, la limite, voués à la recherche constante du véritable objet de jouissance qui puisse répondre à leur insatisfaction - comme si c'était possible. Quelles sont les conséquences de prendre cette direction sans avoir apparemment à faire face à l'héritage qui vient de l'Autre ? Nous sommes aux antipodes de ce que disait Freud en évoquant le Faust de Goethe<sup>2</sup>, puisque l'héritage doit être acquis. Cet héritage peut-il être rejeté ? Quels sont les effets ? Est-il possible de s'autodéterminer sans réaliser dans le même mouvement l'abolition de sa propre histoire ?

Le développement du capitalisme brouille de plus en plus la distinction entre les deux positions genrées homme - femme, ébranlant les coordonnées œdipiennes de notre société. Avec l'évaporation du père, la clinique nous place devant de nouveaux dilemmes. Selon l'enseignement de Lacan, la différence sexuelle est réelle. Pour l'être-parlant, le propre du langage, c'est la discontinuité du signifiant, la logique binaire qui laisse toujours une fissure ouverte car tout ne peut pas être dit, il y a toujours un écart entre la jouissance du corps et le langage. Le sexe n'est pas l'anatomie et il n'est pas le produit du discours, mais plutôt son incapacité à tout dire, car le sens ne peut jamais être épuisé. Que la différence sexuelle soit réelle implique l'échec de toute représentation imaginaire ; la production du sens compense l'impossibilité de saisir le sexuel, de l'attraper : le signifiant produit une faille qu'il cherche à recouvrir de sens sans succès.

L'autodétermination, fruit de la liberté offerte à chacun à notre époque, même si elle ouvre des milliers de possibilités, laisse en même temps les sujets livrés à eux-mêmes. Cette liberté soutenue au nom de la tolérance et de la diversité porte en elle la marque de la désorientation. Avec quelles références les sujets construisent-ils leur identité lorsque le symbolique est de plus en plus affaibli ? Dans quelle mesure l'angoisse apparaît-elle lorsque l'identité sexuelle ne comporte pas la dimension de la perte ? Dans son ouvrage, *L'Homme sans gravité*, le Dr Melman mentionne l'hypothèse suivante : « *Nous aurons toujours un sujet de l'inconscient d'une manière ou d'une autre, un sujet d'énonciation. Mais on peut penser qu'avec le temps, le sujet ne saura plus ce qu'il veut, car il aura perdu son orientation, sa sexualisation. Alors, ce qui viendra s'exprimer en ce lieu de l'inconscient pourra prendre des caractères parfaitement multiformes, énigmatiques, étranges, bizarres* ».

Mon intérêt pour cette présentation réside dans le fait que je la considère comme paradigmatique de la subjectivité de notre temps, un temps de confusion et de désorientation. Cet exemple fait ressortir la difficulté de ce jeune homme à prendre position, à habiter la langue, ne trouvant pas de points fixes pour se rassurer.

<sup>1</sup> C.Melman et JP Lebrun, *La dysphorie du genre, à quoi se tenir pour ne pas glisser?*.Ed. Érès, 2022.

<sup>2</sup> "Ce que tu as hérité de tes parents, regagne-le de la main, sinon ce ne sera pas à toi" est la phrase du fils-élève évoquée par Freud à partir du Faust de J.W. Goethe

## JE SUIS PERDU, JE N'AI PAS DE DEMEURE FIXE

Le patient que j'appellerai Tony, 33 ans, originaire d'une petite ville d'une région voisine, habite à Trieste depuis un an au moment où il vient consulter. *J'ai du mal à parler, j'ai des choses que je porte sur moi et il est difficile de les sortir. Pourquoi maintenant? Un peu à cause de mon âge, il faudrait que je m'installe dans la vie.* Sa petite amie, Klara, originaire d'un pays d'Europe de l'Est, est professeur de langue et c'est facile pour elle de le suivre. Ils vivent ensemble depuis le début de la relation (2 ans et demi). Ils ont vécu un an en Angleterre, un an en Espagne puis à Trieste. Cette dernière ville a été choisie car elle se situe à mi-chemin entre les deux lieux d'origine. Je voulais être proche de chez moi mais loin.

Avec Klara depuis un an maintenant, Tony a commencé à avoir des doutes. *Je ne suis pas content avec elle; c'est une fille bien, on s'entend bien mais c'est comme si je devais me convaincre à moi-même que c'est la bonne personne. En plus - avoue-t-il - j'ai un autre problème qui m'accompagne depuis toute ma vie, un problème d'identité de genre : je m'identifie mieux à l'autre partie. C'est comme si j'avais une double identité.*

Il y a des années, il est allé voir un psychologue qui, selon lui, ne savait pas comment gérer ces problèmes, m'explique-t-il, *j'y suis allé à cause de la dépression, je venais d'avoir mon bac, j'étais perdu. Je suis toujours perdu jusqu'à présent. J'avais des sautes d'humeur.*

Il se souvient qu'il y a quatre ans, il a vécu une période où il était seul et ressentait *une certaine liberté d'esprit*. Il avait un emploi fixe dans une entreprise pas loin mais il n'était pas satisfait alors il a décidé de partir. Du point de vue émotionnel, il a eu trois relations. La première a duré presque sept ans, jusqu'à ce qu'il la quitte. Puis il a passé un an avec une autre fille et depuis deux ans et demi, il est avec Klara. *J'ai une double identité. Je suis un garçon bien, quelqu'un de bien, mais je vis dans le mensonge, ça ne me fait pas du bien.* Alors qu'il sortait avec ses copines, Tony cherchait des relations occasionnelles avec des hommes. *Avec les hommes que je rencontre, je ne mens pas. Ces derniers mois, il m'était difficile de faire la part des choses (...) Je suis attiré par les filles mais en même temps j'ai d'autres idées. Je dois mentir, trouver des excuses. Je me suis fait un devoir de sortir avec des hommes pour une demande physique - être pénétré. J'aimerais être de l'autre sexe. Je suis confus. Ce sont des pensées constantes que j'ai depuis toute ma vie et ces dernières années, elles influencent ma vie en général. Tout le monde veut s'épanouir et je n'arrive à rien faire : étudier, travailler... Je suis bon en langues mais il faut avoir d'autres compétences que je n'ai pas. J'ai passé des mois sans aucune motivation. Je ne sais pas si cette existence a un sens, j'ai un frein à l'intérieur et je finis par ne rien faire. La transition? J'ai mille excuses, je ne sais pas si c'est faisable. Un peu comme le docteur Jekyll et M. Hide. D'un côté, j'aimerais avoir une femme et des enfants mais... il faudrait que je fasse une révolution.*

La vie de couple est basée sur la tendresse. L'attirance érotique avec Klara a tout de suite disparu, m'explique-t-il : *ce n'est pas qu'on se parle, c'est comme si la tendresse suffisait. Je pensais que j'allais me débarrasser de ce poids avec le temps, en fait il devient de plus en plus lourd.*

Tony ne tarde pas à parler de sa famille : sa mère et sa sœur aînée sont deux personnes dont il se méfie. Son père est décédé il y a deux ans et demi, à l'âge de 62 ans. Il est mort dans un accident de vélo complètement inattendu. *C'était un homme sain et jovial, cela a été terrible.* Tony était en Angleterre, il n'était parti que depuis deux mois. *Je ne pense pas m'en être remis,* dit-il. Son père était la seule personne lucide de la famille. Il explique : *J'ai quitté la maison à cause de ma mère, une personne quelque peu surprotectrice. J'avais trente ans, ma mère et ma sœur n'étaient pas d'accord avec mon départ. Ma mère a une autre façon de raisonner, de voir la vie, je m'entends bien avec elle mais c'est une personne fermée. Avec ma soeur? Nous n'avons jamais eu de bonnes relations, des relations plutôt superficielles. Mon père est mort, la famille est finie.*

Lorsque son père est décédé, sa sœur l'a critiqué, car selon elle, il aurait dû rester près de sa mère. Sa réaction a été d'interrompre la relation avec elle, *à cause d'elle j'étais pas bien pendant des mois.*

Après la mort de son père, Tony est tombé dans une dépression très profonde. *Je n'ai rien fait pendant des mois. J'étais en colère contre ma famille. J'ai tendance à m'enfermer, j'ai créé une situation de fausse réalité avec ma famille qui perdure jusqu'à aujourd'hui, inventant que j'allais bien et que j'avais trouvé un travail.*

Comment Tony est-il sorti de cette impasse ? *J'ai décidé de déménager en Espagne, de nulle part. Je pensais que Barcelone pouvait être une ville sympa pour y habiter. Je l'ai fait sans rien dire à ma famille. Klara n'a eu aucune difficulté à le suivre. Ma copine était toujours avec moi, essayant de me stimuler en vain, la pauvre. De la même manière, sorti de nulle part, ils ont déménagé à Trieste. Maintenant je travaille mais je n'ai rien dit à ma mère, elle pense que j'ai toujours travaillé. Il se rend compte que la confiance en sa famille s'effrite. Une famille à éviter, me dit-il. Mon père utilisait sa tête, faisait raisonner ma mère. Sans lui, ma mère dépend de ses parents. Ils décident de la vie de leur fille et ma mère le fait avec moi. Tony dit que dans la famille de la mère, il y a une aura de mensonge. J'ai appris d'elle. C'est ce qui arrive quand deux personnes de deux classes sociales différentes se marient : ma mère pense qu'elle est issue de la bourgeoisie, mon grand-père a su créer une bonne situation. Les pauvres classiques enrichis. Mon père était ouvrier, il était intelligent. Ma mère a toujours cet air de supériorité. Mon père l'avait sous contrôle. Entre eux ? Ils s'entendaient bien. Mais ils avaient une phrase directrice : chacun pour soi. Eux aussi, chacun son chemin. Il n'y avait pas d'idée d'union familiale.*

Les entretiens mettent en lumière les aspects suivants : l'effondrement de la famille après la mort du père et le jugement lourd de la mère et de la sœur parce qu'il a gardé la décision de partir ; le rapport aux filles, notamment avec Klara, la difficulté à situer son rapport au féminin qui, parfois, l'entraîne sur le chemin de la dysphorie de genre (Tony reste un pas en arrière, entretenant la division et la jugeant impossible) ; le non-sens de l'existence qui l'envahit, le laisse paralysé.

Dans ces changements de ville, beaucoup de choses changent en apparence mais la situation reste inchangée.

Dans sa relation avec Klara, rien ne se passe au lit depuis des mois, elle ne se montre ni féminine ni intrigante. Elle ne dit rien, elle est tellement amoureuse qu'elle continue de cheminer. Klara l'encourage à s'ouvrir à elle ou à parler à un prêtre - elle est très religieuse - elle ne comprend pas pourquoi il vient me parler. Ils parlent anglais entre eux, Tony se plaint que c'est épuisant, de temps en temps ça me pèse parce que je ne peux pas dire tout ce que je voudrais. Je ne lui parle pas, j'ai peur que mes problèmes personnels ne reviennent.

Bien qu'il éprouve de l'attirance pour les filles en général, il se rend compte qu'il n'a pas de désir. Je les aime, j'essaie, j'aimerais faire quelque chose mais je ne fais rien. Je pense que c'est mon corps qui n'en a pas envie. Ça m'intéresse de voir, de toucher mais ensuite ça me paralyse - il ne s'excite pas. En même temps, il avoue avoir une obsession pour le corps féminin. Si je me retourne dans la rue, je regarde les filles qui passent et je ressens une sorte de jalousie. J'observe et j'aimerais avoir un corps comme ça : ça me frustre parce que c'est une chose impossible à faire.

À la recherche de relations occasionnelles avec des hommes, il se comporte comme si il était une fille. Ses expériences étaient homosexuelles et ses partenaires s'attendaient à un comportement similaire, je ne pense pas, ils voulaient que j'aie une érection que je n'ai pas. Quand je me masturbe, je me focalise dans l'autre partie.

Tony a eu une expérience de travestissement, sans importance. Je n'ai pas un physique féminin, à quoi ça sert ? Ils se retournaient pour me regarder, je n'aime pas ça parce que je mesure deux mètres - Tony est très grand, il a joué au basket - je n'aime pas avoir les yeux sur moi, je les ai eus toute ma vie.

Il lui est difficile de concilier ces deux enjeux avec un autre projet de vie : je voudrais fonder une famille, où je serais hypothétiquement le père d'une fille bien et j'aurais une vie heureuse. Il ne sait pas si cela sera possible.

Comment sortir de cette impasse ? *J'ai mille doutes sur moi et sur Klara. Plus il y a de problèmes et moins j'y fais face. C'est comme ça depuis toujours.* Il admet qu'il y a des jours où il n'a pas la moindre envie de se lever. C'est Klara qui le pousse à faire quelque chose dans ces moments de crise. Il se rend compte que l'alternative serait de lui dire : *Écoute, je ne suis sûr de rien, mais il n'en trouve pas le courage. Un peu dans toute ma vie en général, il y a devant moi un choix à faire et je dois choisir. J'essaie de rester au milieu autant que je peux pour ne pas avoir à décider. Je me sens toujours incorrect.* Ses parents l'ont toujours laissé libre de choisir, *vas-y, choisis toi-même*, lui ont-ils dit. *Ils ont toujours été absents. Ils avaient cette tendance à réduire, à faire ce qui est plus simple, à ne jamais tirer vers le haut. Ils m'ont dit "essaie, tu peux toujours revenir en arrière" Depuis petit j'étais un peu perdu, je n'ai jamais eu de conditionnement.*

Il lui est difficile d'imaginer une direction pour l'avenir. *J'ai un rapport très difficile avec le temps, je pense que j'en ai encore beaucoup et à la place j'atteindrai soixante ans sans savoir quoi faire.* Cette crise personnelle s'aggrave de plus en plus. *Je ne sais pas ce que je veux, quelle est mon identité (...) ce qui me sauve c'est que je sois une personne réfléchie (...) car je pense que j'ai ce problème avec la sexualité et je pense qu'il vaut peut-être mieux vivre autrement, je pense me réveiller et avoir tout résolu... c'est peut-être pour ça que je cherche à m'évader en espérant qu'ailleurs ça ira mieux. Je vagabonde, je n'ai pas de demeure fixe, d'attachement particulier à quelque chose, j'ai du mal à trouver une raison.*

Il me dit qu'il a rêvé - ça ressemble plus à un fantasme, un rêve éveillé avec les yeux ouverts : *comme par magie tout change. Il avait des seins, ça semblait réel* - il précise que dans le rêve *il était nu. Il y avait une figure masculine* - qu'il ne peut pas identifier - *me caressant de tous les côtés. C'était assez réaliste, à un moment je me suis regardé dans le miroir et je me suis vu comme dans le rêve.* Il me dit que dans le chat il s'est donné un nom féminin, Moni (il ne change qu'une consonne de son prénom). *Je rêve souvent les yeux ouverts, parfois une petite ..... me suffit pour créer des histoires qui durent des jours.*

Après cet entretien, Tony rapporte qu'il s'est senti mieux pendant une journée puis est retombé dans ses divagations mentales, sans motivation. *J'aimerais avoir des enfants mais si je devais suivre mes pensées, c'est impossible.*

Il dit qu'il n'est pas sûr que Klara soit *la femme correcte* pour ce projet, même s'ils s'entendent très bien intellectuellement. *Avec elle j'éprouve de la tendresse mais pas de l'amour (...) soit je vis dans le mensonge toute ma vie, soit je fais des changements extrêmes que j'ai peur de ne pas pouvoir supporter mentalement.*

## UNE DIVISION SANS PERTE

Quel est le problème existentiel que Tony subit ? Il est perdu, il ne peut s'orienter dans l'espace qu'il habite. Il regrette de ne pas avoir la motivation pour faire les choses car il est perdu dans le domaine de l'Autre. Il y a quelque chose que Tony nous présente de manière irréfutable, l'absence de point fixe à partir duquel il pourrait se situer pour mettre un terme à ses errances. Il apparaît d'abord comme un homme insatisfait de tout, il est tellement libre qu'il ne sait que choisir, il traîne au milieu pour ne pas faire face à la perte que chaque choix entraîne. Son errance n'est pas sans rébellion : sûrement il ne se soumet pas à l'Autre. Il reconnaît ce qui vient de l'Autre et en même temps se révolte, inventant des mensonges pour faire croire à l'Autre qu'il se soumet alors qu'en réalité il se soustrait. La fausse réalité dans laquelle il vit, cette double identité, est sa vérité la plus intime.

Je suis une question vivante, me dit-il dans une des interviews. Rester à la croisée des chemins soulève une question éthique et clinique : choisir n'est peut-être pas soutenable mentalement, car contrairement à ce que ses parents lui ont inculqué - on peut choisir et revenir en arrière - il sait que ce n'est pas le cas. Aller plus loin pourrait être insupportable et il le sait. Vivre dans la dysphorie intérieure sans agir est une façon de se tenir à distance du gouffre, d'établir un ordre où le père n'opère

pas, bien qu'il s'agisse d'un ordre instable. Tony dit avoir un désir : j'aimerais être une femme. Il s'imagine, il plonge dans le fantasme d'une femme nue caressée par un homme. Toutes ses rêveries vont bien jusqu'à ce que la jouissance le ramène à sa place : il sait qu'il n'est pas une femme et qu'il ne peut pas jouir comme telle. C'est pourquoi il peut garder ce désir, de manière obsessionnelle, comme un désir impossible. De plus, pour ce désir, il n'y a pas de mots pour le définir, il n'y aurait donc aucun moyen de le traduire dans la langue qu'il partage avec Klara. La relation qu'il entretient avec elle est intéressante : Klara incarne l'Autre qui le comprend, l'attend, n'est pas pressé, ne lui impose rien, le laisse libre, c'est peut-être pour cela qu'il ne peut pas la quitter. Bien qu'il en soit ainsi, il reste dans le dilemme que Klara n'est pas la femme idéale pour son projet familial, comme si la femme idéale existait. On peut faire l'hypothèse que La Femme est le signifiant forclos pour Tony et en tant que tel il n'y a aucune possibilité de l'incarner, seulement de la recréer dans ses rêveries.

Le séminaire sur l'angoisse<sup>3</sup> est un séminaire précieux sur le fait que Lacan introduit l'objet a, son invention. *L'objet a, est placé au centre de notre discours (...) l'angoisse est sa seule traduction subjective*<sup>4</sup>. A cet effet, il réutilise le modèle optique. Il précise : *l'investissement de l'image spéculaire est un temps fondamental de la relation imaginaire. Il est fondamental en ceci qu'il a une limite. Tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste*<sup>5</sup>.

Dans la naissance du narcissisme il y a un reste, quelque chose qui ne cède pas, qui demeure hors du miroir. La notation lacanienne de ce quelque chose est moins phi - le phallus imaginaire, qui reste en dehors de l'image spéculaire et n'est pas projeté dans le miroir.

Déjà dans le séminaire précédent, sur l'identification, Lacan s'appuie sur la topologie du cross-cap pour articuler cette relation entre moins phi et la constitution de l'objet a<sup>6</sup>. Citant Lacan *"J'ai manipulé devant vous, cette surface, pendant plus d'un mois, pour vous faire concevoir comment la coupure peut y instituer deux pièces différentes, l'une qui peut avoir une image spéculaire. l'autre qui littéralement, n'en a pas"*<sup>7</sup>. Par la même découpe, deux éléments sont obtenus : l'objet a, habillé de l'image et donc i(a) et moins phi, une réserve insaisissable. L'objet se constitue comme support de l'image, c'est la notation de Lacan : i(a). L'objet de la pulsion partielle que l'on sait vaut comme déchu, en tant que reste de ce qui a été coupé, manquante, marque mythique du premier objet perdu à jamais. La coupure<sup>8</sup> ne peut pas ne pas évoquer la castration et Lacan le dit clairement en référence au moins phi, c'est l'angoisse de castration dans le rapport du sujet à l'Autre.

Suite à ces considérations, sans la coupure il n'est pas possible de situer ni le désir ni l'angoisse, encore moins de trouver les coordonnées de l'existence. Dans le cas de Tony, la mort de son père l'a laissé dans l'errance. La présence du père gardait sa mère sous contrôle, en plus de garder la famille unie. Il le dit, mon père est mort, la famille est finie.

Le conflit intérieur de Tony le tourmente mais il n'y a pas de perte dans cette division. Selon Lacan, l'angoisse surgit quand quelque chose apparaît à la place du moins phi : *"L'unheimliche est ce qui apparaît à la place où devrait être le moins phi"*<sup>9</sup>, c'est-à-dire quand le manque vient à manquer. L'objet qui aurait tendance à rester hors de la scène, à soutenir le scénario du fantasme - et Lacan introduit ce concept quelques lignes plus loin - devient présent en venant obturer le tableau, et l'angoisse se manifeste comme une sensation du désir de l'Autre. Il déclare au séminaire IX *«Dans l'angoisse, ce n'est pas le moi qui se dissout, c'est aussi l'Autre en tant que support identificatoire*<sup>10</sup>*»*

<sup>3</sup> Lacan J. Le Séminaire. Livre X. 1962-1963. Editions du Seuil

<sup>4</sup> Lacan J. Le Séminaire. Livre X. L'angoisse, pag.152

<sup>5</sup> Op. cit. pag.64

<sup>6</sup> Lacan J. Le Séminaire. Livre IX. L'identification. 1961 - 1962. Inédite.

<sup>7</sup> Op. cit. pag.64

<sup>8</sup> La fonction de la coupure acquiert une importance fondamentale dans l'enseignement de Lacan, tanto en pensant la constitution du sujet qu'dans la conception de l'interprétation analytique, à partir de laquelle l'analyste utilise pour modifier la structure topologique du sujet. le maître français développe ce concept lorsqu'il s'agit de topologie de surface, au point que la coupe définit la surface:

quando si occupa della topologia delle superfici, al punto che è il taglio a definire la superficie: *"seulement cette coupure de la chaîne signifiante vérifie la structure du sujet comme discontinuité du réel"*, dit-il en "Subversion du sujet." a pag.803 italienne

<sup>9</sup> Op. cit. pag. 67

<sup>10</sup> Lacan J. Séminaire IX. pag.401

L'angoisse est précisément le point où il n'y a ni image ni signifiant. Le dilemme éthique que Tony nous pose est le fait de devoir travailler sur ce désir impossible, une entreprise qui s'avérerait dangereuse. Ce conflit n'est pas sans angoisse mais en même temps il lui permet de ne pas se précipiter. Faire sa transition est interdit, il aurait le regard de tous sur lui, dit-il, l'objet regard deviendrait omniprésent. Dans son fantasme un homme le caresse dans sa nudité, c'est un regard d'adoration qui reste localisé.